

SANDRA ANTONACI
Università di Trieste

Dino Buzzati : *Les Amis*

Le luthier Amedeo Torti et sa femme étaient en train de boire leur café. Les enfants étaient déjà couchés. Les deux époux étaient silencieux, comme cela arrivait souvent. Soudain elle dit :

“Tu veux que je te dise quelque chose... ? Depuis ce matin j’ai un drôle de pressentiment... Comme si Appacher devait venir nous voir ce soir.”

“Ne plaisante pas avec ces choses-là !” dit son mari avec un geste agacé. En effet Toni Appacher, violoniste, son vieil ami intime, était mort vingt jours auparavant.

“Je sais, je sais que c’est horrible” dit-elle “mais c’est une idée dont je n’arrive pas à me débarrasser.”

“Eh, si seulement...” murmura Torti avec un air un peu contrit mais sans vouloir approfondir le sujet. Et il hocha la tête.

Il restèrent encore sans parler. Il était dix heures moins le quart. Puis on sonna à la porte. Longuement, péremptoirement. Ils sursautèrent tous les deux.

“Qui cela peut-il bien être à cette heure-ci !” dit-elle. Dans le vestibule, on entendit Ines traînant les pieds, la porte qui s’ouvrait puis un chuchotement à voix basse. La jeune fille se présenta dans la salle à manger, toute pâle.

“Ines, qui est là ?” demanda la femme.

La domestique s’adressa au maître de maison, en bégayant : “M. Torti, venez un instant, s’il vous plaît... Si vous saviez !”

“Mais qui est là ? Qui est là ?” demanda furieuse la maîtresse de maison, tout en sachant déjà parfaitement de qui il s’agissait.

Ines se pencha, comme quelqu’un qui doit révéler un très grand secret. Les mots sortirent de sa bouche en un souffle : “Il y a... il y a... M. Torti, venez... Le maestro Appacher est revenu !”

“Qu’est-ce que vous me chantez là ?” dit Torti, exaspéré par tous ces mystères. Et à sa femme : “J’y vais... Toi, reste ici”.

Il sortit dans le couloir sombre, se cogna à l’angle d’un meuble et ouvrit impétueusement la porte qui donnait dans le vestibule .

Là, debout, avec son air un peu timide, se tenait Appacher. Pas tout à fait l’Appacher habituel, plutôt moins matériel, à cause d’une sorte d’indécision des contours. Était-ce un fantôme ? Peut-être pas encore. Peut-être ne s’était-il pas complètement libéré de ce que les hommes définissent la matière. Un fantôme, mais avec une certaine consistance résiduelle. Vêtu comme d’habitude de gris,

avec une chemise à rayures bleues, une cravate rouge et bleue et son feutre mou qu'il froissait nerveusement entre ses mains. (C'est-à-dire : un habit fantôme, une cravate fantôme, etc.)

Torti n'était pas un homme impressionnable. Au contraire. Pourtant il resta planté là, le souffle coupé. Ce n'est pas rien que de voir réapparaître chez soi son plus vieil ami, le plus cher, que l'on a accompagné au cimetière il y a vingt jours.

"Amedeo !" dit le pauvre Appacher, en souriant, comme pour sonder le terrain.

"Toi ici ? Toi ici ? ?" hurla presque Torti qui, parmi tous ses sentiments contradictoires et tumultueux, ne sentait monter en lui, on ne sait pourquoi, qu'un sursaut de colère. N'était-ce pas une immense consolation que de revoir l'ami perdu ? Pour une telle rencontre, Torti n'aurait-il pas donné toute sa fortune ? Oui, bien sûr, il l'aurait fait sans y penser. Tous les sacrifices. Et alors pourquoi maintenant n'éprouvait-il pas ce bonheur ? Pourquoi au contraire éprouvait-il une sourde exaspération ? Après tant d'angoisses, tant de pleurs, tant d'ennuis dus aux soi-disant convenances, fallait-il tout recommencer depuis le début ? Les jours du deuil avaient totalement épuisé sa réserve d'affection pour son ami, et maintenant, il n'y en avait plus.

"Eh oui, je suis là" répondit Appacher, froissant plus que jamais les ailes de son chapeau. "Mais je... tu le sais bien... entre nous, sans compliments... Je dérange peut-être..."

"Déranger ? Et tu appelles ça déranger ?" harcela Torti, maintenant dans une colère folle. "Tu reviens je ne veux même pas savoir d'où, et dans ces conditions... Et tu parles de déranger ! Tu as un sacré culot !" Puis à part soi, au comble de l'exaspération: "Qu'est-ce que je fais moi, maintenant ?"

"Écoute, Amedeo" dit Appacher "ne te fâche pas... Après tout, ce n'est pas de ma faute... Même là-bas (il fit un geste vague) il y a pas mal de confusion... Voilà, je devrais rester ici encore un mois environ... Un mois, pas plus... Et tu sais bien que je n'ai plus de maison, qu'il y a de nouveaux locataires..."

"Et alors, d'après ce que tu dis, tu resterais dormir ici, chez moi ?"

"Dormir ? Je ne dors plus désormais... Il ne s'agit pas de dormir... Un petit coin me suffirait... Je n'embêterais personne, je ne mange pas, je ne bois pas et je ne... bref, je n'ai pas besoin des toilettes... Tu sais, juste pour ne pas devoir traîner toute la nuit, même sous la pluie."

"Mais la pluie... te mouille ?"

"Elle ne me mouille pas, naturellement" et il eut un petit rire "mais elle est toujours très désagréable." "Et comme ça, tu passerais tes nuits ici ?" "Si tu me le permets..." "Si je le permets !... Je ne comprends pas... Une personne intelligente, un vieil ami... quelqu'un qui a désormais toute sa vie derrière soi..."

comment fait-il à ne pas s'en rendre compte ? Bien sûr, toi tu n'as jamais eu de famille !”

L'autre, confus, reculait vers la porte. “Excuse-moi, je pensais... Car ce ne serait qu'un mois...”

“Mais alors tu ne veux pas comprendre !” dit Torti, presque vexé. “Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète... Les enfants !... Les enfants !... Ça ne te dérangerait pas plus que ça que deux innocents qui n'ont pas encore dix ans puissent te voir. Après tout, tu devrais te rendre compte dans quel état tu es. Pardonne mon extrême franchise, mais tu es un spectre... et là où il y a mes enfants, je ne veux pas de spectre, mon ami...”

“Et alors rien ?”

“Et alors, mon ami, je ne sais pas quoi dire...” Il resta là, à la moitié du mot. D'un seul coup Appacher s'était volatilisé. On entendait seulement dévaler les escaliers quatre à quatre.

Il était minuit et demie quand le maestro Mario Tamburlani, directeur du Conservatoire qui était également sa demeure, rentra chez lui après un concert. Arrivé devant la porte de son appartement, il avait déjà tourné la clé dans la serrure quand il entendit un chuchotis dans son dos : “Maestro, Maestro!”. Se retournant brusquement, il aperçut Appacher.

Tamburlani était connu pour sa diplomatie, son savoir-faire, son habileté, sa capacité de se tirer d'affaire dans la vie : des qualités ou des défauts qui lui avaient permis de jouir d'un prestige que ses modestes mérites ne lui auraient pas conféré. En un instant il évalua la situation.

“Oh mon ami, mon ami” murmura-t-il d'un ton très affectueux et pathétique, tout en tendant la main au violoniste mais en s'arrêtant à un bon mètre de lui. “Oh mon ami, mon ami... Si tu savais le vide que...”

“Comment ? Comment ?” dit l'autre, qui était un peu sourd du fait que chez les fantômes l'acuité des sens est atténuée. “Sois compréhensif, je n'entends plus comme avant...”

“Oh, je comprends, mon ami... Mais je ne peux tout de même pas hurler. Ada est en train de dormir, et puis...”

“Excuse-moi, ne pourrais-tu pas me faire entrer un instant ? Voilà des heures que je marche...”

“Non, non, surtout pas ! Malheur si Blitz s'en apercevait.” “Comment ? Qu'est-ce que tu dis ?” “Blitz, mon chien-loup, tu te rappelles, non ?... Il ferait un de ces vacarmes... Le gardien se réveillerait immédiatement... et après...” “Et alors, est-ce que je pourrais, pendant quelques jours...” “Rester chez moi ? Oh mon cher Appacher, bien sûr, bien sûr !... Penses-tu si pour un ami comme toi... Mais, excuse-moi, comment on fait avec le chien ?”

L'objection laissa Appacher bouche bée. Il tenta alors de l'apitoyer : “Tu pleurais, Maestro, tu pleurais il y a un mois, au cimetière, quand tu as tenu ton

discours, avant qu'on ne me recouvrit de terre... tu te souviens ? J'entendais tes sanglots, qu'est-ce que tu crois !”.

“Oh mon ami, mon ami, ne m'en parle pas... j'en éprouve un tel serrement ici (et il porta la main à son cœur)... Mon Dieu, j'ai l'impression que Blitz...”

En effet, de l'intérieur de l'appartement arrivait un sourd grognement prémonitoire.

“Attends mon ami, j'entre un instant calmer cette bête insupportable... Un instant seulement.”

Rapide comme un éclair, il se glissa à l'intérieur et ferma la porte derrière soi, la verrouillant à double tour. Puis ce fut le silence.

Appacher attendit quelques minutes. Puis il chuchota: “Tamburlani, Tamburlani”. De l'autre côté il n'y eut aucune réponse. Alors il tambourina légèrement à la porte. Mais le silence était absolu.

La nuit avançait. Appacher pensa tenter sa chance chez Gianna, une fille de joie au grand cœur, qu'il avait fréquenté assez longtemps. Gianna habitait un petit deux pièces dans un vieil H.L.M. hors de la ville. Il était plus de trois heures quand il arriva. Heureusement, comme cela arrivait souvent dans les bâtisses de ce genre, la porte d'entrée était entrouverte. Appacher arriva au cinquième étage avec grand mal. Il était désormais fatigué de marcher.

Dans le corridor il n'eut aucune difficulté à trouver l'entrée malgré la nuit noire. Il frappa discrètement. Il dut insister avant d'entendre quelque signe de vie. Puis la voix de la fille toute ensommeillée : “Qui est-ce ? Qui est-ce à une heure pareille ?”.

“Tu es seule ? Ouvre... c'est moi, Toni.”

“A cette heure ?” dit-elle à nouveau sans enthousiasme mais avec sa douce humilité de toujours “Attends... attends, j'arrive.” Des pas traînant, le dé clic de l'interrupteur, de la serrure. “Comment se fait-il que tu viennes à cette heure-ci ?” Et, une fois la porte ouverte, Gianna allait courir vers son lit, laissant à l'homme le soin de refermer, lorsque l'étrange aspect d'Appacher la frappa. Interdite, elle l'observa et ce n'est qu'à ce moment-là que des brumes de sa somnolence émergea un souvenir épouvantable. “Mais tu... mais tu... mais tu...” Elle voulait dire : mais tu es mort, je m'en souviens maintenant. Cependant elle n'en avait pas le courage. Elle recula, les bras en avant pour le repousser au cas où il se serait approché. “Mais tu... mais tu.” Puis elle poussa une sorte de hurlement. “Va t'en... va t'en, pour l'amour de Dieu !” suppliait-elle, les yeux écarquillés de terreur. Et lui : “Je t'en prie, Gianna... Je voulais seulement me reposer un peu”. “Non, non, va t'en! Comment peux-tu penser... tu veux me rendre folle. Va t'en! Va t'en ! Tu veux réveiller tout l'immeuble ?”

Vu qu'Appacher ne semblait pas vouloir bouger, la fille, sans détourner les yeux de l'homme, chercha derrière elle à tâtons, au-dessus du buffet. Elle sentit sous ses doigts une paire de ciseaux.

“Je m’en vais, je m’en vais” dit-il, désorienté, mais la femme, avec le courage du désespoir, lui enfonçait déjà l’arme ridicule dans la poitrine, et la double lame, ne rencontrant aucune résistance, s’enfonça moelleusement dans le fantôme. “Oh Toni, pardonne-moi, je ne voulais pas” dit la jeune femme effrayée, tandis que lui : “Non, non... ah, ça chatouille, arrête... ça chatouille!” et il éclata d’un rire hystérique, comme un fou. Dehors, dans la cour, un volet claqua avec fracas. Puis on entendit une voix furieuse: “On peut savoir ce qu’il se passe ? Il est presque quatre heures !... C’est honteux, Bon Dieu !”. Appacher fuyait déjà comme le vent.

Chez qui tenter encore ? Chez le premier vicaire de San Calisto, en dehors de la ville ? Chez ce brave don Raimondo, son ancien compagnon de lycée qui lui avait administré le dernier sacrement sur son lit de mort? “Vade retro, vade retro, apparition démoniaque” fut l’accueil du digne religieux lorsque le violoniste apparut devant lui.

“Mais c’est moi, Appacher, tu ne me reconnais pas?... Don Raimondo, laisse-moi me réfugier chez toi. Il va bientôt faire jour. Personne ne veut de moi... Mes amis m’ont renié. Toi au moins...”

“Je ne sais pas qui tu es” répondit le prêtre d’une voix mélancolique et solennelle. “Tu pourrais être le diable, ou bien une illusion de mes sens, je ne sais pas. Mais si tu es vraiment Appacher, eh bien, entre, voilà mon lit, allonge-toi et repose-toi...”

“Merci, merci don Raimondo, je le savais...”

“Ne t’en fais pas” continua le prêtre suavement “ne t’en fais pas pour moi, même si l’évêque me soupçonne déjà... Ne t’en fais pas, je t’en supplie, si ta présence ici peut créer de graves complications... Bref, ne fais pas attention à moi. Si tu es envoyé ici pour provoquer ma ruine, que soit faite la volonté de Dieu !... Mais qu’est-ce que tu fais maintenant ? Tu t’en vas ?”

Et voilà pourquoi les esprits – au cas où quelque âme en peine s’arrêterait obstinément sur cette terre – ne veulent pas vivre avec nous mais se réfugient dans des maisons abandonnées, dans les ruines des tours légendaires, dans les chapelles perdues au milieu des bois, sur les rochers solitaires que les vagues battent, battent, et qui lentement se désagrègent.